

# La Croatie sous le sceau du catholicisme

par Ivica MUSA s.j.,\* Rome

*La Croatie et son Eglise se situent-elles dans un terrain vague entre l'Orient et l'Occident, dans une sorte de no man's land géographique et culturel ? Peuple slave christianisé à partir du VII<sup>e</sup> siècle, les Croates se trouvent, géographiquement parlant, en terre des Balkans, alors qu'ils sont de tradition culturelle et religieuse latine. Une situation inconfortable, qui les a entraînés au cours des siècles dans bien des conflits et dans une lutte pour l'indépendance, pas toujours justement comprise.*

Lorsque je parle des Balkans avec des Occidentaux, je me trouve d'ordinaire confronté à des stéréotypes, fruits d'un mélange d'ignorance et de confusion. Mais, en fait, que sont les Balkans ? Le terme Balkans n'a pas un sens précis. S'il désigne aujourd'hui une aire géographico-politique, il n'a assumé ce sens qu'à la suite de la «question turque», au XIX<sup>e</sup> siècle. A l'origine, il s'agissait du nom d'une montagne bulgare, appliqué à la péninsule tout entière. Recouvre-t-il une unité ou pas ? Si oui, selon quels critères ? Quelles sont ses frontières ? Journalistes et experts ont souvent bien du mal à démêler la question, qui apparaît plus compliquée qu'elle ne l'est en réalité.

Trois facteurs fondamentaux déterminent l'héritage culturel, social et psychologique des Balkans : la tradition et la culture gréco-byzantines (Antiquité et Moyen Age), l'orthodoxie et (ou) l'islam, la soumission commune, dès le Moyen Age, à l'Empire ottoman. A la différence d'autres paramètres, comme la langue ou les origines ethniques, qui ne contribuent pas de manière décisive à l'identité de l'ensemble, ces trois facteurs forment une unité indis-

sociable et ne peuvent être pris indépendamment les uns des autres.

Ces traits communs sont le fait de la Grèce, de la Bulgarie, de l'Albanie, du Monténégro, de la Serbie et de la Roumanie. La Bosnie et l'Herzégovine ont été balkanisées relativement tard ; quant à la Croatie, elle ne présente pas ces caractéristiques. L'orthodoxie, représentée par la minorité serbe, pour laquelle elle constitue plutôt un héritage politique qu'une véritable tradition culturelle, n'a pas influencé la culture de la Croatie. Par contre, elle a malheureusement eu plus d'influence sur sa vie politique.

La Croatie n'est donc pas une terre pluri-ethnique ou caractérisée par le plurilinguisme, qui constituerait un pont entre différentes cultures. Pour une grande part, elle se situe en marge du monde latin. Une marginalité qui se traduit souvent par une conscience plus vive de sa propre valeur et de ses possibilités, mais aussi de sa fragilité face aux voisins et à sa sphère d'appartenance.

\* Ivica Musa est croate et prépare un doctorat en histoire ecclésiale à l'Université pontificale grégorienne.

Le développement du christianisme en Croatie et dans la culture croate présente certaines spécificités. Les Croates sont le seul peuple «barbare» parvenu jusqu'aux côtes méditerranéennes qui ait accepté la foi chrétienne sans être latinisé. Premier peuple slave à accepter la foi chrétienne, leur conversion ne s'est pas réalisée sous la contrainte d'un gouvernant, mais au cours d'un long processus, initié au VII<sup>e</sup> siècle, où les saints Cyrille et Méthode n'ont pas joué un rôle déterminant.

### **Croates et catholiques ?**

La première phase de la christianisation des Croates a été marquée par l'activité missionnaire des bénédictins, par leur style de vie monastique et par la liturgie paléo-chrétienne. L'emploi de la langue vernaculaire pour la liturgie constituait par ailleurs un cas unique dans le catholicisme latin. On ne se trouve pas en présence d'une Eglise orientale uniate (appelée aussi catholique de rite grec), mais d'une Eglise qui, dès son origine, est de rite latin et célèbre en ancien croate.

Historiquement, il faut distinguer trois types (encore actuels) de catholicisme en Croatie, nettement différents, ce qui exclut toute généralisation lorsqu'on parle de l'Eglise en Croatie. Sur la côte Adriatique et dans les îles prévaut une expression religieuse de type méditerranéen (latin). Elle est caractérisée par la tradition pluriséculaire de communautés locales, pour la plupart urbaines, par une participation importante de la population aux rites et à la liturgie (les offices de la Semaine sainte sont particulièrement beaux et profonds), par le contact direct avec les évêques (les diocèses de la côte, de l'Istrie au Kotor, sont aujourd'hui relativement petits, ils comptent parfois seulement 20 000 fidèles). Ici, la culture est totalement imprégnée par une longue tradition religieuse.

Même les chants d'amour profanes résonnent dans des mélodies chorales. Pour ce qui est de la pastorale, les paroisses sont confiées généralement au clergé diocésain ; les ordres religieux sont présents dans les villes ou dans les sanctuaires.

Le nord de la Croatie est très différent. Ici, l'Eglise s'est adaptée à la structure de la société féodale. Elle est divisée en de très larges unités ecclésiastiques, à l'image des diocèses grands duchés d'Autriche et d'Allemagne. La vie religieuse sociale a pour cadre les paroisses, puisque l'évêque est distant et presque inaccessible. Les paroisses sont généralement confiées à des prêtres diocésains et les congrégations religieuses, dont la présence est plus réduite que sur la côte, ne se trouvent que dans les grands centres urbains.

Le troisième type est celui des frontières si dramatiques de la Croatie, dans l'arrière-pays dalmate et en Bosnie et Herzégovine. Il est caractérisé par un lien très fort et immédiat entre le peuple et les prêtres (les franciscains sont ici historiquement majoritaires), par l'expérience commune du martyr et de la lutte pour la survie et la liberté. Par conséquent, la culture religieuse de ces régions est celle du témoignage, du pragmatisme chrétien et de l'adaptation. Résultat de siècles de persécutions, le sentiment national est étroitement lié au sentiment religieux.

Les catholiques de ce groupe constituent la majorité des immigrés économiques dans les pays occidentaux, en Suisse aussi. A l'étranger, à travers les manifestations les plus visibles de leur pratique religieuse, ils représentent le catholicisme croate en général. Les franciscains dirigent plus de la moitié des paroisses et l'ensemble des importants sanctuaires (entre autres Medjugorje). Dans ces zones frontières où la vie religieuse est encore très prisée, de nombreuses congrégations recrutent leurs membres. Lors du dernier conflit, un pourcentage élevé de catholi-

ques ont quitté ces régions. D'après des estimations récentes, la moitié des catholiques de Bosnie et Herzégovine sont encore loin de chez eux. Ce qui a une importante répercussion sur la vie religieuse des Croates en général.

## Tradition européenne

On entend très souvent dire, surtout en Occident, que les Croates sont une nation catholique toute dévouée au pape et à l'Eglise romaine, pour ajouter aussitôt que leur Eglise est infestée de sentiments nationalistes. On l'a même taxée d'«Eglise nationale croate» !

Pendant la longue période de luttes pour sa survie, à l'époque des invasions, du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, puis du combat pour l'unité nationale sous l'empire des Habsbourg, jusqu'à l'entrée dramatique dans le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes - appelé plus tard Yougoslavie (1918) -, la Croatie s'est trouvée divisée et soumise à différentes instances politiques, qui avaient toutes leur centre hors du pays. Grâce à son sens de la tradition et de l'histoire, l'Eglise jouait alors le rôle de gardienne de la mémoire collective, celle des générations qui avaient lutté, au prix d'énormes pertes humaines, économiques et culturelles, pour quelque chose de plus grand qu'un royaume ou une nation, la défense des frontières de la chrétienté.

Ces valeurs, véritable trésor moral et religieux de ce peuple, ont constitué le fondement de la renaissance nationale du XIX<sup>e</sup> siècle, encouragée et guidée non seulement par des membres du bas clergé, mais aussi par des évêques qui, souvent, n'étaient pas d'origine croate. Nombre de ceux qui ont marqué de leur empreinte le profil national étaient des étrangers (Haulik, Strossmayer, Stadler, Mahnic, etc.). Ce qui explique le caractère défensif et culturel du nationalisme (et du catholi-

cisme) croate avant la Première Guerre mondiale, une période caractérisée par un très fort sentiment de fraternité avec les peuples slaves du Sud.

Le mouvement *yougoslave* (le mot signifie «slave du Sud») est né en Croatie, avec l'appui décisif de l'Eglise. Fortement orienté au niveau culturel et œcuménique, il fut mal compris par l'Eglise orthodoxe et les politiciens serbes, qui y voyaient une tentative d'«unification catholique» et qui développèrent de leur côté, sous le nom de «yougoslavisme», l'idée d'un élargissement territorial de la Serbie aux dépens des peuples voisins.

Avec la création de la Yougoslavie en 1918, les Croates se sont vus contraints d'accepter une situation contraire à leur tradition millénaire. Eux qui avaient résisté avec succès contre les Turcs faisaient désormais partie d'un Etat profondément marqué par une tradition d'intolérance, de type byzantin et oriental.

En réunissant des nations européennes de tradition culturelle et religieuse latine (Slovènes, Croates, et une importante minorité hongroise et allemande) avec des peuples de culture byzantine et islamique, l'étrange création de la Yougoslavie «balkanisait» à outrance au lieu de rapprocher de l'Europe. La politique officielle du «yougoslavisme», influencée par des cercles anti-catholiques, mettait en péril la tradition européenne de la Croatie et son identité nationale. La politique systématiquement anti-catholique du régime de Belgrade montra à l'évidence que le «rêve yougoslave» était purement et simplement une fraude.

Deux exemples. Depuis les années vingt, le régime favorisa ouvertement la fondation et le développement d'une prétendue «Eglise catholique croate», c'est-à-dire l'Eglise catholique chrétienne (les Vieux catholiques), encourageant les catholiques romains à rejoindre cette Eglise. D'autre part, on faisait pression sur de nombreux fonctionnaires catholiques, policiers, diplomates, etc. pour

qu'ils se convertissent à l'orthodoxie. S'il y eut des conversions (environ deux cent mille sur six millions), nombre d'entre eux revinrent au catholicisme à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

## **Lutte pour l'indépendance**

Nombreux sont les Croates qui vécurent la destruction du royaume de Yougoslavie, en 1941, comme la fin d'une mauvaise expérience. Les terribles événements de la Deuxième Guerre mondiale conduisirent à une nouvelle fondation du «yougoslavisme» sur une base sociale et athée, encore plus anti-catholique. Sous le régime de Tito, qui avait des admirateurs jusqu'en Occident, les catholiques croates connurent des massacres et des persécutions de style stalinien. Plus de 500 prêtres et religieux furent tués à la fin de la guerre, et, surtout, dans l'après-guerre (environ le 20 % du clergé croate), et des centaines furent condamnés à la prison.

Dans ces conditions si difficiles, dès 1918, l'Eglise catholique a rejoint le peuple dans sa lutte pour trouver une issue à une situation insupportable. Certaines tentatives échouèrent. Le courant politique qui choisit la voie de la droite finit par se compromettre avec les idéologies importées, nazies et fascistes ; l'idée d'une libération par la révolution communiste eut des effets tout aussi désastreux, avec cette différence que les conditions pour une indépendance de la Croatie étaient à nouveau perdues.

Peu à peu, la hiérarchie ecclésiastique a compris que l'indépendance, malgré tous les sacrifices qu'elle suppose, était la seule condition pour une vie civilisée et pour un minimum de stabilité politique en Croatie. Accusé du «crime» de défendre l'indépendance croate, l'archevêque Alojzije Stepinac affirmait au cours de son procès (1946) : «Je serais un criminel si je n'avais pas pris en compte les efforts de mon peuple pour avoir son propre Etat.» En soutenant la lutte pour

l'indépendance, l'Eglise a essentiellement servi les besoins réels du peuple croate.

Pour de nombreuses raisons, l'idée d'une Croatie indépendante s'est heurtée à l'hostilité des cercles internationaux après la Deuxième Guerre mondiale. Du point de vue politique, elle obligeait à modifier l'intangible division des deux blocs, occidental et oriental ; du point de vue idéologique, elle signait l'échec de l'expérience du régime de Tito, si cher à la gauche européenne ; du point de vue œcuménique, elle risquait de compromettre les relations avec l'orthodoxie ! Toutes ces réserves se sont traduites par une attitude de suspicion envers la question croate et à l'égard du soutien tacite des catholiques à l'idée d'une Croatie indépendante.

Les catholiques croates se souviennent avec une certaine amertume du soutien massif et de la sympathie que rencontraient, dans les années soixante, les luttes de libération de différents peuples ou la théologie de la libération comprise comme le service évangélique des pauvres dans leur lutte pour la justice et pour la liberté, alors que les mêmes «che-guevaristes» dénonçaient cette même «option évangélique» pour la liberté en Croatie, la taxant de nationalisme et de pas en arrière !

Aujourd'hui, le monde démocratique reconnaît le rôle crucial qu'ont joué le pape Jean Paul II et l'Eglise polonaise dans la chute du mur de Berlin et de la dictature communiste. L'Eglise en Croatie n'a rien fait d'autre. Mais le soupçon persiste encore. Lors de sa visite en Croatie, en 1998, le pape Jean Paul II a reconnu le rôle spécifique et correct de l'Eglise catholique en Croatie. En béatifiant le cardinal Stepinac, il honorait par là même tous ceux qui sont morts par fidélité aux principes de l'Eglise et à l'engagement évangélique pour les frères.

**I. M.**

(traduction : Alessandra Lukinovich)